

Fanny Anseaume
Illustrations de Lucy Macaroni

TU NE VAS PAS SORTIR COMME ÇA ?

Le féminisme expliqué à mon père



LEDUC ↗

TU NE VAS PAS SORTIR COMME ÇA ?

Le féminisme expliqué à mon père

« Les garçons, une bière ? », « Tu mets trop de temps à te préparer », « Ce sont des trucs de bonnes femmes », « C'est qui cette coquine ? », « Est-ce qu'elle a un Jules ? », « On ne peut plus rien dire »...

À travers vingt phrases, susceptibles d'être entendues au quotidien et bien souvent dites par nos pères, Fanny Anseaume soulève de nombreuses problématiques au cœur du débat post-MeToo.

Loin d'être un texte à charge, l'autrice aborde le féminisme avec la tendresse d'une fille s'adressant à son père, tend à renouer le dialogue et à créer un lien générationnel grâce à la pédagogie et aux retours d'expériences.

Un livre à mettre entre toutes les mains pour comprendre les luttes féministes et les écarts générationnels.

Fanny Anseaume est une jeune femme de trente ans qui, après quelques années à travailler dans la mode, a voulu prendre une autre voie. Étudiante en sociologie, féministe convaincue mais toujours en construction, elle souhaite partager un peu de son expérience pour peut-être ouvrir des discussions.

Cet ouvrage est illustré par l'illustratrice *girl power* de la génération Y, *Lucy Macaroni*, qui proclame le féminisme et le body positive.

18,90 euros
Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-2030-4



editionsleduc.com

LEDUC 

Rayon : Essais, société

**TU NE VAS PAS
SORTIR
COMME ÇA ?**

Le féminisme expliqué à mon père

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Conseil éditorial : Camille Anseaume et Sophie Chédru

Correction et relecture : Anne-Lise Martin

Création graphique et mise en page : Studio Blick

Couverture : Studio Blick

Illustrations : Lucy Macaroni

© 2021, Leduc éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-2030-4

Fanny Anseaume
Illustrations de Lucy Macaroni

**TU NE VAS PAS
SORTIR
COMME ÇA ?**

Le féminisme expliqué à mon père

SOMMAIRE

INTRODUCTION	5
1. « LES GARÇONS, UNE BIÈRE ? »	10
2. « T'ES SÛRE QUE TU VEUX FAIRE DU RUGBY ? »	18
3. « EST-CE QU'ELLE A UN JULES ? »	26
4. « TU METS TROP DE TEMPS À TE PRÉPARER »	38
5. « CE SONT DES TRUCS DE BONNES FEMMES »	48
6. « TU NE VAS PAS SORTIR COMME ÇA ? »	56
7. LA VARIANTE DE L'EXTRÊME : « ELLE L'A CHERCHÉ UN PEU NON ? »	68
8. « C'EST VRAIMENT UNE SAINTE FEMME »	74
9. « J'AI ENTENDU DIRE QU'ELLE AVAIT LA CUISSE LÉGÈRE »	82
10. « LES PAPAS, ILS NE SAVENT PAS FAIRE ÇA »	92
11. « C'EST QUI CETTE COQUINE ? »	106
12. « ON DIRAIT UNE PÉRIPATÉTICIENNE »	116
13. « ILS ARRIVENT QUAND LES XXXX* ? »	126
14. « T'ES UNE VRAIE MAÎTRESSE DE MAISON »	138
15. « TU SERAS LA PREMIÈRE FEMME PRÉSIDENTE DE LA RÉPUBLIQUE... »	148
16. « IL Y A BEAUCOUP D'HOMMES QUI EN FONT MOINS QUE MOI »	158
17. « ON NE PEUT PLUS RIEN DIRE »	170
18. « CETTE FEMME, C'EST UNE SORCIÈRE »	180
19. « TU PENSES QU'IL EST HOMOSEXUEL ? »	188
20. « TU CONNAIS TA MÈRE ! »	198
REMERCIEMENTS	208

INTRODUCTION

You are here because you know something. What you know you can't explain but you feel it. You felt it your entire life that there is something wrong with the world. You don't know what it is but it is there.

(« Tu es là parce ce que tu as un savoir. Un savoir que tu ne t'expliques pas mais qui t'habite, un savoir que tu as ressenti toute ta vie. Tu sais que le monde ne tourne pas rond, sans comprendre pourquoi, mais tu le sais. »)

Morpheus à Neo – Matrix, de Lilly et Lana Wachowski, 1999

Mon Dad, mon Doud, Papa,

Me voilà à mon bureau, t'écrivant cette lettre ouverte, mal assise, le cul entre l'affection que je te porte et le feu qui m'habite face au sujet que je veux traiter. Ça sort dans le bazar, ça ne sonne pas juste. Je trébuche sur mes mots, tantôt doux, tantôt violents. Je repense à nos disputes pendant les vacances quand je te dis que tu n'en fais pas assez, quand je me dis que nous ne nous comprenons pas. Je repense aussi à nos discussions et à nos rires qui me sont si précieux.

Ce n'est pourtant ni la première fois que j'y réfléchis, ni la première lettre que je t'adresse. À vrai dire, on a toujours un peu fonctionné comme ça : quand les choses sont trop importantes pour être dites, je te les écris.

Par écrit, je t'ai demandé pardon, je t'ai fait des promesses, nous avons signé des contrats moraux. Nos lettres viennent au secours de notre relation, comme un recours ultime pour se comprendre et s'accorder. Peut-être suis-je trop sensible quand je m'adresse à toi et qu'au moins, le temps de l'écriture me donne celui de la réflexion. Peut-être que c'est ma manière de te montrer que j'ai appris de toi et de ton goût pour les bons mots. J'espère avoir un peu hérité de ton aisance à les assembler, sache que je m'y efforce. Avant de me lancer dans le

cœur du sujet, il me semble opportun de raconter une histoire. Qui commence par toi, qui se poursuit par moi. Une histoire que tu connais pour partie.

Tu es né en 1951, dans une famille blanche, catholique, de la bourgeoisie industrielle de province, dernier enfant d'une fratrie de six. Tu as reçu une éducation chrétienne, de droite. Pas la droite des fachos, hein. Celle des traditions mais pas des réac'. Celle des chauvins, pas des nationalistes. Celle qui est pro-Europe, capitaliste aussi. Tu as épousé une femme qui a été élevée peu ou prou de la même manière. Et vous avez eu des enfants, dans une ville de province coquette. C'est là que j'interviens, en décembre 1990, Fanny Simone Antoinette Marie, dernière-née de quatre enfants, héritière des prénoms de ses grand-mères. Blanche, bourgeoise, femme, baptisée et catholique. Enfant des années 1990, fan de Charmed et de Britney Spears.

Toi et moi, on a eu des hauts et des bas. Je ne sais pas si c'est ta gentillesse ou ton humour que je préfère. Tu es une force tranquille, de ceux qui ne s'énervent que rarement. Tu affectionnes des qualités comme l'intelligence, l'éloquence, l'humour, ou encore l'intégrité. Tu t'émeus sans peine des paroles de Cabrel ou de Souchon et je chéris nos trajets en voiture, dans un silence religieux, avec Leonard Cohen. Tu me donnes l'opportunité de pouvoir dire haut et fort, écrire noir sur blanc : « Mon père, c'est un mec bien », et ce n'est pas rien. D'aucuns diront que j'ai un Œdipe en points de suspension.

Avec maman vous m'avez élevée, aux côtés de mes frères et sœurs. J'ai d'ailleurs longtemps cru que vous nous aviez éduqués exactement pareil, garçon et filles. J'ai tout pris de vous : les armes et les valises, les forces et les failles. Le conformisme et toutes les manières de le questionner. Le sérieux et l'humour. Tous vos paradoxes, vous me les avez offerts.

J'ai grandi, fait mes expériences propres. Suis sortie de la famille, puis de mon milieu, puis de ma ville. J'ai continué à apprendre à être une fille, puis une jeune femme, et enfin une femme. J'ai questionné mon éducation, la société, mon rapport au monde et aux autres. Et puis j'ai senti ce malaise diffus grandir en moi, petit à petit. Ce sentiment étrange qui me suivait déjà depuis quelques années. Auquel je m'étais habituée sans pouvoir vraiment le nommer. D'abord un sentiment d'injustice, des points que j'ai eu du mal à relier. Des regards, des paroles, des attitudes d'hommes qui me semblent déplacées, qui me mettent mal à l'aise. Un corps dont je me suis toujours sentie embarrassée parce qu'il était regardé et commenté en permanence. L'intériorisation que celui-ci est fait pour paraître et pour satisfaire les autres. Quoi de mieux qu'une bonne vieille main au cul en classe de quatrième pour se rendre compte que le corps d'une femme appartient

à tous sauf à elle-même ? C'était des réflexions de potes, qui disent que les photos de moi au rugby « ça fait vraiment catcheuse », alors que j'étais contente parce qu'on avait fait un bon match. C'était l'intime conviction qu'on te juge bien plus durement que tes copains qui font la même chose, qu'il s'agisse de consommation d'alcool ou d'aventures d'un soir. Et de mésaventures en indignations, j'ai cherché, jusqu'à comprendre.

Dans les sciences sociales, il y a ce terme de « point de vue situé ». On demande aux auteurs de se détacher de leur expérience propre pour garder une certaine distance avec leur sujet et ne pas fausser leur raisonnement. Je ne suis pas sociologue, je ne me réclame d'aucune science. Et si ce n'est pas de mon expérience que j'ai tout appris, il est évident que c'est elle qui m'a fait prendre conscience de tout ce qui m'amène à être féministe. Car oui, c'est de ça, de ce qui me tient tant à cœur, que je veux te parler aujourd'hui.

Ta petite féministe a fait son chemin, et ce que tu considères comme un tendre sobriquet, je veux le porter en étendard. Je sais que parfois tu ne te sens pas concerné, et que souvent tu me trouves un peu casse-pied. Qu'il arrive que mes remarques t'agacent et que tu aies du mal à comprendre ce qui m'anime. Mais nul ne pourra arrêter cette machine fabuleuse et essentielle. Ni les récalcitrants, ni les sceptiques, ni toi. Je n'ai attendu l'autorisation de personne, ça ne t'étonnera pas, pour prendre la pleine conscience de ces combats et pour les mettre au centre de ma vie.

Quarante ans nous séparent. Et avec eux le MLF, mai 68, le droit à la contraception et à l'avortement, *King Kong Théorie* et *Baise-moi*, les Femen, #MeToo, #BalanceTonPorc et tant de personnes qui ont contribué à bouger les lignes, à modifier le curseur de la norme. Certains pensent que le féminisme est un humanisme. D'autres pensent qu'il est inutile d'être féministe quand on peut être humaniste. Moi je crois que c'est une lutte qui recouvre des réalités particulières. Elle est celle que j'ai choisie et qui m'a ouverte à toutes les autres. Le féminisme n'est pas une lutte isolée. Son combat s'imbrique dans tous ceux menés contre les oppressions. Il ne peut exister seul et ces ponts intellectuels et politiques doivent être démocratisés. C'est une lutte plus grande que l'individu. C'est une lutte contre un système. Qui doit avoir autant de visages qu'il y a d'ethnies, de pays, de milieux sociaux ou de cultures.

Que fait-on aujourd'hui d'une société où, dans un grand fourre-tout d'amalgames peu scrupuleux, les débats sur l'immigration, l'islamisation, les banlieues ou encore le port du voile font les choux gras des médias et le bonheur de l'extrême droite, mais où l'un des mots les plus recherchés sur les sites pornos est « beu-

rette » ? Que doit-on penser d'un pays où, malgré la désignation comme grande cause nationale de « la lutte contre les violences faites aux femmes », on promeut comme ministre de l'Intérieur un homme qui est sous le coup d'une enquête pour agression sexuelle ? Et qu'est-ce que je dois répondre quand je te demande de l'aide avec mes neveux et nièces et que tu me dis que tu ne sais pas habiller un enfant alors que tu en as eu quatre ?

Je sais que tu ne seras pas d'accord avec moi sur tout ce que je souhaite te dire. J'imagine tes arguments, ta manière de pondérer les choses, tes blagues pour faire retomber un peu la pression... Je ne souhaite pas que l'on soit d'accord sur tout. D'ailleurs, ce n'est pas qu'à toi que je m'adresse. Mais bien à tous les hommes de ta génération. Je pense à mes oncles et à tes amis, aux papas de mes amis, à tous les hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir, à tous ceux qui semblent souvent regarder le monde bouger en se demandant ce qui se passe mais en ne cherchant pas vraiment à comprendre.

Début 2019, l'expression « OK boomer » est apparue sur Internet pour signifier, de la part des milléniaux ou milléniales et de la Gen Z, un mépris amusé envers les baby-boomers, qui ne prendraient pas pleine conscience des enjeux sociaux, politiques mais aussi climatiques auxquels les jeunes générations font face et qui, forts de leur âge et de leur capital économique et culturel, pensent ne pas avoir à écouter leurs cadets. Je dois bien t'avouer que ça me fait rire. L'esprit mutin et subversif des jeunes qui osent se dresser face à l'ordre établi, je trouve ça jouissif. Pourtant, je crois en la pédagogie, je crois aux ponts entre les âges. Ce n'est pas toi que je veux pointer du doigt mais bien les différences de perceptions entre nos générations et nos convictions. Ce n'est pas ce qui nous sépare, que je veux souligner, c'est ce qui peut nous rapprocher. Enfin, ce n'est pas uniquement le caractère grave des luttes qui me tient à cœur ici, mais c'est aussi le comique des situations et des différences abyssales dans la manière dont on les vit, toi et moi, vous et nous.

En préparant ce livre, je suis venue te voir, chez toi. On s'est assis ensemble, je t'ai soumis les chapitres, expliqué ma démarche. Tu me disais sans cesse : « C'est bien dit », « C'est vrai ça », « Tu me mets face à des choses ». Et puis tu m'as parlé de ton enfance, de ta mère et de tes sœurs. Tu m'as parlé de nous, et de toi. Et tu as conclu en souriant : « Ça m'a fait du bien cette petite psychanalyse. » C'est ce que je retiendrai de l'écriture de ce livre : le dialogue renoué, qui sera ma plus belle victoire. Les féministes ont permis de faire reconnaître que l'intime est politique. C'est dans l'intimité de ton amour filial que j'ai aussi pu construire ma réflexion.

On ne change pas les gens et il faut les accepter avec leurs duretés, ça c'est toi qui me l'as appris. Loin de moi l'idée de t'embrigader. Mais je ne t'écrirais jamais cette lettre si je savais que tu étais un vieux réactionnaire misogyne et ce serait une offense à ton intelligence que de croire que tu ne pourrais ni ne voudrais comprendre les propos qui suivent. Notre amour ne dépendra jamais de nos opinions politiques, mais si tu le veux bien, je voudrais t'expliquer quelques petites choses qui me tiennent à cœur. Je veux t'emmener avec moi pour que jamais mon rejet du système patriarcal n'entache l'amour que je te porte. Pour que nous ne puissions pas dire que nous nous sommes ratés.

Alors peut-être que ce livre rejoindra ta table de chevet, en compagnie de ton vieux réveil en plastique gris et noir et de ta pile de polars.

Je t'aime d'un tendre amour



Chapitre 1 :
« LES GARÇONS,
UNE BIÈRE ? »



Et une deuxième pour oim please!

ON
LAISSE
PAS
LA BEER
DANS UN COIN

➤ **CETTE PHRASE EST SOURCE DE TOUTES LES INDIGNATIONS JUSTIFIÉES DES PERSONNES OUBLIÉES : LES MEUFS QUI, ELLES AUSSI, ONT SOIF ET, ELLES AUSSI, SE JETTERAIENT BIEN UN DEMI.**

C'est un dimanche midi d'automne, un jour de Noël ou un soir d'été. Les enfants jouent à l'étage ou dans le jardin. Tu prépares un feu ou tu discutes avec mon frère. Et puis en te redressant, tu cries : « Les garçons, une bière ? » Aux réponses de ton fils et de tes gendres se mêlent les indignations de ta femme, tes filles et belle-fille, que tu salues toujours d'un geste théâtral et de cette phrase : « Je les attendais celles-là » – « celles-là » désignant ici les objections énervées et confuses qui parviennent à toi. Le plus cocasse est que s'il y a un truc que chez nous les femmes font « comme des hommes », c'est bien de boire. Enfin non, ce n'est pas bien de boire. Mais disons qu'on le fait. Comme vous. Ce qui est beaucoup plus dommage, en revanche, c'est cette ligne, cette séparation qui se dessine, au sein d'une maison ou d'une famille, en excluant de ta question la moitié des personnes présentes. (Si je veux être taquine, je dirai même la majorité des personnes présentes, car, tu n'es pas sans le savoir, ta descendance est composée aux trois quarts de personnes de sexe féminin.)

Avant de bouillonner et de casser une porte en plus de vous casser les couilles, je me suis dit que j'allais éluder les quelques pistes qui pourraient me laisser croire qu'une phrase aussi anodine soit un symbole de sexisme ordinaire. Je me suis donc demandé si tu faisais ça pour aller plus vite. Et puis non, car en disant : « Qui veut une bière ? », tu économiserais une syllabe, soit environ un tiers de secondes – si on multiplie par le nombre de fois dans l'année où tu le dis, on peut imaginer que tu gagnes environ dix secondes par an, autant dire une éternité, pour apprendre à être moins macho. Oh ça va, je rigole. Deuxième solution : tu sais par avance que les femmes en présence ne vont pas prendre de bière. Faux, archi-faux, puisque, comme je l'ai dit précédemment, le goût pour la bière n'a pas fait de différenciation genrée et s'est logé dans chacun et chacune, également. Ce dont je ne ferai pas l'apologie ici, mais ce qui est un fait indéniable. Alors pourquoi, mon papa, avant même que ça devienne un *running gag* au goût douteux, ne t'adresser qu'aux mâles en présence ? Quand je t'ai posé la question, tu m'as dit que, même si ça avait l'air de changer un petit peu, les hommes buvaient plus de bières que les femmes, que c'était un fait établi. Il se trouve que tu vois juste. On observe que les hommes sont plus nombreux à consommer de la bière et à la consommer plus souvent¹. Mais ce qui est amusant, c'est de se demander : « Pourquoi ? »

STÉRÉOTYPES ET IDÉES REÇUES SUR LA FÉMINITÉ – L'EXEMPLE DE LA BIÈRE

LE MAUVAIS GENRE

Tu m'as raconté la première fois que tu avais entendu une de tes amies commander une bière en terrasse dans les années 1970. Ça vous avait tous surpris, et ça t'avait plu : tu avais trouvé ça subversif. De manière assez instinctive (et parce que je bois de la bière et que j'ai eu droit à pas mal de sermons de la part de maman), je dirais que les femmes boivent moins de bière parce que ça fait « mauvais genre ». On ne peut pas franchement dire que la bière soit considérée comme un mets d'exception dans le langage commun. J'imagine qu'on attend des femmes qu'elles consomment des boissons un peu plus raffinées – et ça me fait sourire quand je pense à la piquette que mes copines buvaient quand nous étions étudiantes, je me dis qu'elles auraient été aussi bien à la bière. Ensuite, c'est une boisson associée à des « univers d'hommes ». Le sport par exemple : la Coupe d'Europe de rugby s'est appelée jusqu'en 2014 la H Cup, comprendre la Heineken Cup. J'imagine qu'il y a aussi une raison liée aux considérations esthétiques : la bière a tendance à faire gonfler le ventre (je ne t'apprends rien) et a la réputation d'être particulièrement calorique. Figure-toi qu'en faisant quelques recherches rapides, j'ai appris que ce n'était pas le cas et ça m'en bouche un coin parce que j'en étais absolument persuadée, comme quoi : on croit ce que l'on veut bien croire. Mais d'évidence, tout ça ne fonctionne pas avec l'image attendue des femmes graciles. En revanche, imagine le bide à bière qui sera doucement moqué chez un homme, considéré bon vivant. Également, le fait que les bières soient servies en pintes la plupart du temps semble ne pas correspondre aux quantités bues par les femmes, que l'on s'attend plus à voir « siroter » ou « picorer » que roter en finissant leur demi-litre d'alcool. Bon sang, que ça m'agace. Enfin, il me semble que la bière est synonyme de fête et de lâcher-prise (par les quantités servies, le prix généralement plus bas que celui des autres boissons, ou encore la facilité avec laquelle elle peut se boire), quand on attend d'une femme qu'elle soit dans le contrôle, douce, délicate. C'est d'ailleurs peu ou prou ce que relaie un article du magazine *Slate* paru en 2018². Il s'appuie sur une étude produite par l'association Dea Latis, qui a pour but de démocratiser la consommation de bière auprès des femmes³. Sa présentation sur Twitter déclare : « *Dea Latis is a group of women united in the belief that beer is far too good to be enjoyed only by men!* », soit « Dea Latis est un groupe de femmes réunies par la croyance que la bière est bien trop bonne pour que seuls les hommes en profitent ! » Tout est dit.

Cette analyse se base en large partie sur mes ressentis, observations et intuitions. Je suis moi-même consommatrice de bière et j'ai construit ma réflexion en fonction de mon expérience et de celles des femmes qui me sont proches : ma critique n'est donc certainement pas exhaustive. Cependant, elle introduit l'idée que les habitudes de consommation ou les goûts sont généralement des conséquences de constructions sociales et surtout se perpétuent à cause de stéréotypes. Ainsi, si tu penses que les femmes de ton entourage ne prendront pas de bière, ce n'est définitivement pas parce que nos papilles sont différentes, mais c'est surtout dû aux constructions et symboles qui nous entourent et je crois qu'il revient à chacun de veiller à ne pas les perpétuer. Pour ton info, mon record est de dix pintes en soirée. Surtout, ne le dis pas à maman.

DE L'AUTRE CÔTÉ

À l'inverse, si les femmes ne sont généralement pas considérées comme des consommatrices de bière, elles sont des prétextes pour la vendre. Dans son essai *Heineken en Afrique : une multinationale décomplexée*⁴, le journaliste néerlandais Olivier Van Beemen révèle les ressorts du développement de la marque de bière sur le continent africain. L'un des sujets explorés est le traitement des hôtesse censées promouvoir la marque, traitées comme si elles étaient prostituées, à la fois par les clients et par les cadres de la marque. Obligées de porter des jupes courtes et des vêtements « sexy », elles sont utilisées pour attirer les clients. Il en va de même avec l'image de la Bavaroise que l'on voit souvent (et particulièrement lors de l'Oktoberfest), décolleté pigeonnant, sourire éclatant et nattes blondes, une pinte dans chaque main, prête à servir. C'est ce que l'on retrouve encore dans des pubs plus anciennes avec des slogans, comme « J'aime ma femme. J'aime la Kronenbourg. Ma femme achète la Kronenbourg par six. C'est fou ce que j'aime ma femme » pour une pub datant de 1968. La femme est donc présentée comme celle qui apporte la bière mais rarement comme celle qui la consomme.

CLICHÉS, PRÉSUPPOSÉS ET STÉRÉOTYPES

STÉRÉOTYPES

Un stéréotype est, selon le Larousse, une « caractérisation symbolique et schématique d'un groupe qui s'appuie sur des attentes et des jugements de routine ». Il implique deux notions : 1) on considère un groupe de personnes selon

un trait qui serait commun à tous les individus, et 2) ledit trait est souvent plus supposé que réel. Il existe des stéréotypes sur toutes sortes de populations ou groupes d'individus, mais l'idée de stéréotypes va toujours avec celle d'injonctions sociales ou d'attentes sociales. Ils créent des représentations des individus en fonction de leur groupe d'appartenance et la société s'attend à ce que chaque individu s'y conforme.

STÉRÉOTYPES DE GENRE

Les stéréotypes de genre sont donc une catégorie de stéréotypes, liés au sexe des individus et à leur genre. Nous reviendrons plus longuement sur le genre et sa différence avec le sexe, mais pour faire simple : on considère que le sexe d'un individu est défini par ses attributs génitaux, qu'il est naturel (mâle/femelle), mais que le genre est un ensemble de constructions sociales (féminin/masculin).

Les stéréotypes de sexe sont propres à des époques et à des régions. Ils sont issus de constructions sociales et de perceptions. Par exemple, fut un temps où les mecs mettaient des perruques, des collants et des petits souliers vernis à talon quotidiennement et tout le monde trouvait ça super-stylé. Ce qui est particulièrement dangereux avec les stéréotypes de genre, c'est qu'ils sont intériorisés, donc difficiles à déceler et très à même de passer pour « naturels ». Il faut par conséquent faire un effort de réflexion et d'observation pour bien comprendre ce qu'ils sont et comment ils s'expriment. Par exemple, croire que la bière est une boisson d'homme est un stéréotype de genre. Ne demander qu'aux hommes en présence s'ils veulent de la bière, c'est perpétuer ce stéréotype. Il y a donc une responsabilité individuelle à ne pas s'abandonner à cette facilité. Ça peut résider dans le choix des cadeaux que l'on fait ou encore dans le langage utilisé (choisir le moins possible d'utiliser les généralités par exemple).

En faisant mes recherches sur les stéréotypes de genre, j'ai trouvé pas mal de documentation concernant deux domaines en particulier : l'éducation et le monde professionnel. L'éducation, parce que c'est le premier canal de diffusion des stéréotypes mais aussi, par conséquent, une des solutions les plus pertinentes à ce problème. La socialisation différenciée entre petits garçons et petites filles constitue la première rencontre avec les stéréotypes de genre. On va avoir par exemple tendance à proposer aux petits garçons des activités en extérieur, dynamiques, et aux petites filles des jeux plus calmes et réfléchis. Le milieu professionnel ensuite, parce que les stéréotypes ont des conséquences très visibles sur les choix des métiers. Pour preuve : « Seuls 17 % des métiers comportent entre 40 % et 60 % des deux sexes », comme l'explique une étude édifiante à ce

sujet, réalisée par deux chercheuses pour le Commissariat général à la stratégie et à la prospective⁵. Nous y reviendrons dans le chapitre 15. Les stéréotypes de genre se conjuguent avec d'autres stéréotypes comme ceux liés à la race ou à la classe sociale. La race ici est comprise comme une catégorie sociale, celle qui conduit à l'expérience d'être racisé, comme l'a définie Colette Guillaumin⁶, celle qui est une construction sociale et un système de pouvoir.

Les stéréotypes, considérés comme des normes, restreignent les comportements et préviennent les déviations, par la menace de sanctions sociales (moqueries, rejets, harcèlements, etc.). Ainsi, d'un point de vue beaucoup moins théorique et beaucoup plus factuel : ils empêchent. Les stéréotypes de sexe détournent les petites filles de faire du foot, les jeunes garçons d'être empathiques, les adolescentes de choisir des études scientifiques, les jeunes hommes d'aimer autrement, les femmes de commander de la bière en terrasse et les messieurs de pleurer. Leur poids est si immense que des tentatives individuelles et isolées, bien que nécessaires, ne sont pas suffisantes pour les alléger. Ils inhibent les individus, sous prétexte de conserver une norme et un ordre social. C'est donc un mouvement global qu'il faut mener si l'on veut diminuer le poids des stéréotypes de genre.

Je me souviendrai toujours du temps que tu passais dans « ton garage ». C'est comme ça que tu l'appelais. Tu étais dans « ton garage ». Moi je l'aimais bien « ton garage ». Il y avait plein d'outils improbables et de choses à construire. Pourtant j'ai utilisé une perceuse pour la première fois à l'âge de 28 ans. D'ailleurs, je ne sais pas si je te l'ai dit, mais j'ai aussi appris à ouvrir les huîtres. Et dès que j'aurai un jardin, j'apprendrai à tondre. Je ne sais pas si tu n'avais pas le temps ou pas l'envie, si tu n'y voyais pas l'intérêt ou si tu trouvais ça carrément saugrenu. Mais tous ces clichés, véhiculés par la culture (livres, films, représentations fictionnelles diverses), l'éducation ou les attitudes quotidiennes, il est important de les dépasser. De proposer d'autres modèles pour faire bouger les lignes de la « norme ».

LA CONSOMMATION D'ALCOOL EST-ELLE GENRÉE ?

*Résumé du podcast Les couilles sur la table -
Il a bu son verre comme les autres*

Comme tu le sais, j'ai été très fêtarde et j'ai consommé de l'alcool dans des proportions peu recommandées (tu te rappelles ce qu'est une litote ?). Je me suis mise en danger, souvent. Je sais d'expérience que l'on ne juge pas de la même manière une femme qui boit et un homme qui boit. Cette différenciation sexuée se fait ressentir à la fois dans les discours sur et dans les expériences de l'ivresse et de la consommation d'alcool. Dans l'épisode *Il a bu son verre comme les autres* du podcast génial *Les couilles sur la table*, Victoire Tuillon reçoit Nicolas Palierne, doctorant en sociologie (entre autres) qui travaille sur l'alcoolodépendance. Celle-ci le questionne donc sur les rapports entre alcool et masculinité, ainsi que sur les différences de pratiques et de perceptions entre les hommes et les femmes. Il explique que les femmes ont été mises à distance de l'alcool sans doute dans un premier temps pour des questions de vulnérabilité biologique. Ce sont ensuite la relégation des femmes dans les foyers puis la socialisation des hommes dans le cadre de l'exode rural et de l'avènement de la société ouvrière qui ont entériné cette position. Cette sociabilisation où les hommes consomment de l'alcool va de pair avec la construction d'une certaine forme de virilité. Dans l'alcoolisation, ce que Nicolas Palierne appelle le « boire viril » consiste en deux choses :

- Tenir l'alcool : comme une sorte de compétition.
- Se lâcher : les hommes sont autorisés à rechercher l'ivresse et à perdre le contrôle. Il y a valeur de virilité à endurer l'ivresse et son ridicule.

Il est assez valorisant pour l'homme ivre d'être au centre du groupe, d'être le joyeux luron, celui qui va amuser les autres durant la fête. Il en va tout autrement pour les femmes. D'abord, en s'alcoolisant, elles doivent faire face à un danger que les hommes connaissent dans une bien moindre mesure : celui des violences sexuelles. Ensuite, il existe une dissymétrie du regard sur l'ivresse masculine/féminine. L'ivresse féminine est en effet moins compatible avec les attentes sociales qui pèsent sur les femmes : modération, esthétique, élégance, discrétion... En somme, « l'ivresse d'un homme prête au rire, beaucoup moins celle d'une femme ».

Trois fois plus d'hommes que de femmes décèdent à cause de l'alcool. Ce chiffre pourrait s'expliquer par les attentes pesant sur les hommes quant à la manière d'exprimer leur mal-être. En effet, l'alcoolisation poussée est « attendue comme un modèle d'inconduite, comme une manière masculine d'exprimer une forme de mal-être ».

Face à ces problèmes, il existe une dissymétrie dans la tolérance entre hommes et femmes qui « mal boivent ». Les hommes sont plus souvent « autorisés » (socialement) à adopter des formes de déviances, alors que les femmes sont plus rapidement rappelées à l'ordre. Ainsi, les prises en charge arriveront plus tard pour les hommes. De plus, elles ne seront pas de même nature : les femmes auront plus tendance à effectuer des passages par la psychiatrie.

Finalement, un homme alcoolique, ce serait presque normal. En revanche, les femmes alcooliques sont doublement stigmatisées. D'une part elles ont des comportements non conformes à leur féminité, d'autre part elles sont minoritaires parmi les alcooliques. Ainsi, « il y a un glissement de tous les stigmates attachés au mal boire, qui vont basculer sur les filles. Elles récupèrent tout quand il s'agit de comparer les hommes et les femmes. Les femmes, ce sera toujours pire », précise Nicolas Paliarne.

Enfin, comme pour la plupart des problèmes de santé, les hommes sont considérés comme la norme et les femmes comme l'altérité. Ainsi, les femmes alcooliques ont longtemps été oubliées par les méthodes de prises en charge. Les choses évoluent aujourd'hui, mais il n'y a toujours pas de re-problématisation de la prédominance masculine parmi les personnes atteintes d'alcoolisme, et par conséquent, pas de questionnement sur le fait que l'alcoolisation soit une norme virile.

Chapitre 2 :

« T'ES SÛRE QUE TU VEUX FAIRE DU RUGBY ? »

Et dans la vie aussi
c'est moi qui plaque !



➤ **ON ENTEND ICI UN PÈRE INQUIET, MAIS QUI LAISSE AUSSI TRANSPARAÎTRE DES DOUTES SUR MA CAPACITÉ À FAIRE DU RUGBY ET L'INTÉRÊT POUR MOI D'EN FAIRE.**

« Dans ma tête et dans ce que j'ai pu voir au fil de ma vie, j'ai des schémas qui me font penser que ça ne colle pas avec le tempérament des femmes. Pour moi, la violence de ce jeu ne correspond pas à la femme. Pourquoi irait-elle volontairement s'adonner à un sport violent alors qu'elle passe beaucoup de temps à prendre soin d'elle ? C'est une contradiction que j'ai du mal à comprendre. Je n'ai pas envie que ma fille pratique ce sport-là parce que je la protège et que je n'ai pas envie qu'elle se fasse mal. Mais si tu en as fait, c'est que tu avais envie d'en faire et tant mieux. »

Quand j'étais adolescente, maman et toi avez refusé que je fasse de la boxe. J'ai mis beaucoup de temps à réaliser que la raison était sans doute celle-ci : la boxe, ce n'est pas pour les filles. Toujours est-il que lorsque j'ai commencé mes études, j'ai aussi commencé le rugby. Je n'ai jamais été très bonne, mais ça a été une partie extrêmement importante de ma construction de jeune adulte, qui a d'ailleurs largement contribué à m'éveiller aux féminismes. Je me souviens de vos silences désapprobateurs au téléphone et des soupirs de maman quand j'avais demandé un ballon de rugby pour Noël. Je me souviens de vos réactions quand je me suis cassé la cheville : pour maman, je n'étais pas assez entraînée, pour toi mon corps de femme n'était pas fait pour ça. Dans les deux cas, j'étais perdante. Pour déclarer avec assurance que ça n'avait pas de sens que je joue, tu t'étais appuyé sur cet entraîneur de rugby que tu avais interviewé et qui t'avait dit qu'il désapprouvait la pratique du rugby par les femmes. À t'écouter, ce serait une question de corps, qui se casserait plus facilement, une question de goût aussi : pourquoi les femmes iraient se rouler dans la boue ? Qu'est-ce qu'elles peuvent bien y chercher ? Pourquoi les femmes, qui cherchent tant à être coquettes, iraient soudainement prendre le risque de se faire mal, d'être marquées ? Pour faire simple, d'après ce que tu as vu tout au long de ta vie : la violence de ce sport ne colle pas avec « le tempérament des femmes ». J'imagine que si je creusais la définition d'un « tempérament de femmes », il faudrait y mettre en fourre-tout : la sensibilité, la passivité, la douceur, le désir de plaire, ou encore celui de prendre soin des autres. Même si je me dis qu'il suffirait d'un rapide coup d'œil sur les femmes qui partagent ta vie pour te prouver le contraire, et même si d'ailleurs tu m'as dit que je t'avais déjà fait un peu

changer d'avis, je crois qu'on peut repartir du début et tenter d'expliquer ici comment virilité et féminité se construisent et deviennent ce que l'on appelle le genre.

GENRES : VIRILITÉ ET FÉMINITÉ

LA NOTION DE GENRE

Comme je te l'expliquais plus haut, la distinction est faite aujourd'hui entre sexe et genre. Le sexe est ce qui est naturel, relatif aux attributs génitaux, ce que l'on pourrait définir comme mâle et femelle. Le genre quant à lui est construit socialement, il désigne l'ensemble des éléments qui permettent de différencier et de nommer le masculin et le féminin. Dans *The Feminine Character. History of an Ideology* la sociologue Viola Klein (considérée comme une pionnière puisqu'elle publie son texte en 1946) liste un grand nombre d'auteurs et de chercheurs dans différentes sciences qui ont tenté de définir la « nature féminine ». Elle fait le constat qu'aucun ne s'accorde à trouver des caractères absolus chez toutes les femmes et que ceux-ci semblent très changeants en fonction de critères sociaux, historiques, géographiques, culturels, etc.⁷ Dans le cadre universitaire et scientifique, le terme de genre et ses usages sont le fruit d'une évolution, d'allers et retours entre différentes zones géographiques (*gender* a été utilisé en premier lieu dans les pays anglo-saxons) et différentes disciplines, comme la sociologie et la psychologie. Il est aujourd'hui globalement acquis et son utilisation est allée de pair avec l'émergence des études et mouvements sociaux féministes. Mais penser le genre, ce n'est pas penser la femme (et sa place dans la société). C'est penser l'homme, la femme et leurs rapports sociaux, considérés comme des rapports de pouvoir. D'ailleurs, le genre a longtemps été défini comme « le sexe social », mais il est plutôt aujourd'hui compris comme « les rapports sociaux de sexes ». C'est aussi ne plus penser le féminin comme une altérité au masculin, et donc dans les grandes lignes ne plus penser la femme comme « l'autre ». C'est ainsi que l'on remet en cause la « neutralité du genre », qui est en fait, la plupart du temps, le masculin. C'est une notion très importante qui permet de lire le monde différemment, mais nous aurons l'occasion d'y revenir. Les études qui se questionnent à ce sujet sont appelées « études de genre », traduction de l'anglais *gender studies*.

LES SIGNES DU GENRE

Dans la vie quotidienne, le genre s'exprime par des vêtements, des postures, des attitudes, des manières de parler, des qualités ou aptitudes supposées, des qualifi-

cations, des goûts, etc. La manière dont le genre s'exprime est appelée « expression de genre ». Sachant que le genre est une construction sociale, on comprend qu'il est changeant, en fonction des époques et des lieux. Le masculin et le féminin ne revêtent pas les mêmes attributs en Amérique du Sud au XVIII^e siècle qu'en Europe au XX^e siècle. Plus près de nous encore, on peut se demander si l'on est masculin ou féminin de la même manière en étant urbain ou rural, ouvrier ou cadre. Le genre est à la croisée d'autres éléments sociologiques comme la « race », la religion, l'origine sociale, etc. C'est ce que l'on appelle l'intersectionnalité.

Sous le terme de « masculin », on retrouve dans le langage commun des qualificatifs comme la force, le pouvoir, la compétitivité, la conquête, la dureté, la puissance, la fermeté... Sous le terme « féminin », on pensera plutôt à la douceur, la souplesse, la résilience, la compassion, la passivité, la coquetterie, la patience... Un univers masculin sera imaginé comme sombre, sobre, épuré, alors qu'un univers féminin sera imaginé comme acidulé, arrondi, coloré. Des vêtements masculins seront pratiques, résistants, confortables. Des vêtements féminins seront jolis, flatteurs, délicats. Cette dichotomie peut se décliner à l'infini et elle est mouvante.

Souvent dans ma tête j'ai, concernant le genre, une image très enfantine, qui est par conséquent aussi simpliste qu'elle est facile à expliquer. Imagine deux pots. L'un serait étiqueté masculin, l'autre féminin. En tant qu'individu, tu décides de piocher des attributs dans l'un ou l'autre. Dans la mesure où tu existes dans une société, tes choix sont façonnés par une culture, et en tant qu'homme, tu vas piocher dans la jarre « masculin » des trucs comme le désir de conquête, le goût pour les sports de combat ou encore le fait de porter la barbe. Tu vas t'autoriser ponctuellement à aller piocher dans l'autre pot des choses comme l'émotivité ou un goût prononcé pour la déco, en regardant bien derrière ton épaule si personne ne te voit. Maintenant imagine un individu qui piocherait en majorité dans le récipient qui n'est pas le sien. Une femme qui piocherait plus dans le « masculin » par exemple. Tout le monde trouverait ça bizarre, on ferait des suppositions sur sa sexualité, on lui prêterait des caractéristiques ou des intentions. Globalement le monde social aurait une perception plutôt négative de cette femme. Bon et bah moi, ce qui me semblerait le plus juste, c'est qu'on mette le contenu des deux récipients dans un plus grand, sur lequel il n'y aurait pas d'étiquette, qu'on secoue bien fort et qu'on dise à chaque individu de piocher ce qu'il veut, sans distinction. On aurait alors des personnes puissantes et sensibles, des individus qui auraient des carrières scientifiques et un goût prononcé pour les paillettes, des gens qui pourraient s'occuper de gosses et diriger des armées.

Pratiquer le rugby en tant que femme paraît singulier. Pourtant ce qu'il faut bien comprendre, c'est que je ne le faisais pas dans le but de me sentir féminine.

En revanche, je me suis sentie puissante, forte, bousculée, remise en question. Ma pratique – finalement assez anecdotique en termes d’heures passées à jouer – dans le cadre universitaire a eu lieu sous le regard encourageant d’un grand nombre de garçons, entraîneurs et amis, aujourd’hui encore présents dans ma vie. En parallèle, je me rappelle certaines attitudes, moqueries, et je me dis que c’était fou pour plusieurs raisons. D’une part d’être moquée parce que l’on pratiquait un sport dit « masculin », donc que l’on « faisait la même chose que les garçons ». D’autre part d’être moquée parce que les garçons, valeur étalon de toutes choses, estimaient qu’on le faisait moins bien qu’eux. Je ne peux pas m’empêcher d’y voir une espèce de pré carré, de domaine réservé. Quand une femme s’empare de caractéristiques viriles, ça prête à rire, ça prête à sanctions sociales, à mépris, parfois à rejet. Il faut avoir les épaules solides pour ne pas abandonner à force d’être constamment rappelée à l’ordre. Que peut-il y avoir de si effrayant à voir les femmes s’emparer de pouvoirs traditionnellement réservés aux hommes ?

Concrètement, pour bien comprendre tout ça, il est indispensable de faire l’effort intellectuel de distinguer entièrement sexe et genre. C’est ainsi que l’on peut tenter de questionner la binarité du genre féminin/masculin.

SEXE BIOLOGIQUE ET GENRE

On l’a compris, le sexe a fourni les bases de la division de la société, qui a créé les systèmes de domination en fonction du genre. Se basant sur le sexe (mâle/femelle), le genre est binaire (masculin/féminin).

« LE GENRE PRÉCÈDE LE SEXE »

Cette binarité du genre est questionnable dans un premier temps parce que la binarité du sexe l’est aussi. Ce sont des théories que l’on trouve dans les années 1980-1990 chez des autrices comme Christine Delphy ou Judith Butler. On comprend que les individus sont séparés en deux catégories, hommes et femmes selon leur sexe anatomique. Pourtant les sexes des hommes et ceux des femmes ne sont pas tous identiques. En considérant uniquement le sexe anatomique, il existe une multiplicité de formes, de couleurs, de longueurs, de profondeurs, etc. Il en est de même pour les autres indicateurs comme les hormones (il peut y avoir des taux plus ou moins élevés) ou la poitrine (elle peut être plus ou moins grosse) ou encore les capacités reproductives (certains individus sont stériles, d’autres sont fertiles). Ainsi, certains pensent que cette dichotomie du sexe est arbitraire : d’abord on aurait très bien pu choisir autre chose, comme

la couleur des cheveux ou la longueur des bras, ensuite elle lisse un nombre de différences incalculables, et enfin elle laisse sur le côté toutes les personnes qui n'ont pas un sexe qui correspondrait à l'idéal du sexe masculin ou féminin, les personnes intersexes. Par ailleurs, il y a l'idée que « le sexe ne peut pas constituer une catégorie naturelle, car une catégorie est une catégorie de pensée, de perception. C'est forcément une catégorie sociale, c'est une catégorie qui vient avec le langage, or il est impossible que la nature, c'est-à-dire la matérialité du monde, nous donne des catégories, parce que le monde est un chaos. C'est nous qui les leur donnons, par notre pensée, par notre langage ». C'est ce qu'explique Christine Delphy dans un entretien pour Mediapart⁸.

C'est une idée très poussée et parfois controversée en plus d'être dérangeante, car elle remet en question une myriade d'acquis. Ces questions s'inscrivent dans des recherches plus amples et des théories liées à la recherche de l'origine des inégalités. Certaines féministes ont écrit que le sexe naturel existait bel et bien mais qu'il ne justifiait en rien les inégalités, d'autres ont écrit que la catégorisation de l'humanité en deux sexes était arbitraire, d'autres ont annoncé que le sexe féminin était sacré, d'autres que le genre existait avant le sexe... Il existe des milliers d'ouvrages sur la question. Je n'ai pas pour objectif ici de dire qu'il y a une vérité unique mais de montrer certains outils d'analyse qui permettent de comprendre que le féminin et le masculin sont construits et que d'autre part le rapport à la nature est questionnable ainsi que les dominations qui découlent de ce soi-disant ordre naturel.

IDENTITÉ DE GENRE ET PERFORMANCE DE GENRE

En lien aux questions de genre, se pose celle de la performance du genre, soit tous les mécanismes que les individus mettent en place pour correspondre à un genre. « La performance de genre est donc "la technologie grâce à laquelle toutes les positions de genre (hétérosexuelle comme homosexuelle) sont produites" (Beatriz Preciado, citée dans Bourcier 2001). »⁹ En général la performance de genre se joue pour son propre genre : un garçon va mettre en place des stratégies pour se faire repérer dans la société comme tel en adoptant des comportements virils, en imitant, en perpétuant. Judith Butler a énoncé que le genre était performé, comme une pièce de théâtre. Mais il peut se jouer aussi envers un autre genre. L'exemple qui me parle le plus est celui des attitudes que j'ai pu avoir en jouant au rugby, qui tentaient d'imiter par plein d'aspects celles des hommes. C'est un mécanisme d'intégration et de défense, qui se retrouve aussi beaucoup chez les femmes exerçant des métiers communément considérés comme des métiers d'hommes. Dans un article intitulé « Performance de genre : images croisées de Michèle Alliot-Marie et Roselyne Bachelot »¹⁰, Christine Bard¹¹ explique

le contexte du parcours politique et professionnel des deux femmes et la manière dont l'une (Bachelot) a performé la féminité grâce à des tenues colorées ou des attitudes souriantes et rieuses, alors que l'autre (Alliot-Marie) a performé la masculinité grâce à une certaine raideur. L'autrice conclut que la solution réside sans doute dans un équilibre entre les deux : « Métisser les genres, clé du succès ».

La performance de genre amène souvent à avoir un comportement qui vise à se rapprocher du genre souhaité en stigmatisant l'autre genre. J'ai pu par exemple, désirant intégrer des groupes de mecs et être reconnue comme « l'un des leurs », adopter des attitudes par imitation et discréditer les « comportements féminins ». À noter que c'est souvent dans ce sens plutôt que dans l'autre, car au final, qui a vraiment envie d'être une femme ? Comme dirait Hubert Bonnisseur de La Bath, « je ne vois pas bien l'intérêt de ressembler à une femme »¹². Ou comme l'a écrit Simone de Beauvoir : « Aucun homme ne consentirait à être une femme, mais tous souhaitent qu'il y ait des femmes. »¹³

LES INFINIES NUANCES DE GENRE

Enfin, on observe dans plusieurs civilisations la reconnaissance d'autres genres que le féminin et le masculin, comme les *muxes* dans la culture zapotèque. C'est ce qu'explique très bien Lexi, une jeune femme, activiste trans¹⁴, qui partage son savoir, ses réflexions et ses expériences sur la transidentité *via* son compte Instagram *Agressively_trans*¹⁵. Les transidentités sont les identités multiples de personnes qui rencontrent un conflit entre leur identité intime et leur identité sexuelle et de genre. En effet, certaines personnes ne se sentent pas en phase avec le genre qui leur est attribué à la naissance. C'est ce que l'on appelle la dysphorie de genre. Tu n'es pas sans le savoir : le sexe est inscrit sur les cartes d'identité. Culturellement, ce sexe va avec un genre. Les individus sont élevés selon celui-ci. Certaines personnes qui naissent avec un sexe d'homme et sont élevées comme telles ne se « sentent pas » hommes, ne sont pas hommes. Certains se « sentent » donc femmes, sont femmes. Le cas inverse existe aussi. On parle également de non-binarité. Les personnes non binaires (ne se reconnaissant dans aucun des deux genres) sont donc agenrées, soit sans identité de genre. D'autres se reconnaîtront comme *genderfluid* (possédant une identité de genre qui fluctue). On a longtemps parlé de « personnes transsexuelles », estimant que la transition sexuelle (résidant dans des processus médicaux pour modifier le sexe et les attributs sexuels) était la suite logique de questionnement sur l'identité de genre. Aujourd'hui on parle de personnes transgenres – comprendre ici que les personnes vont adopter le genre qu'elles désirent sans nécessairement changer de sexe. En face de la notion de transgenre, il y a celle de cisgenre, soit les personnes qui se sentent en phase avec

HISTOIRES, FILMS ET DOCUMENTAIRES

Les théories et les mots sont essentiels pour avancer dans la connaissance et faire évoluer la culture et le droit. Pourtant, ils n'auront sans doute jamais le poids que peuvent avoir les récits. À ce titre, je te conseille les films et documentaires suivants :

- *Tomboy*, de Céline Sciamma (2011)
- *Girl*, de Lukas Dhont (2018)
- *Laurence Anyways*, de Xavier Dolan (2012)
- *The Danish Girl*, de Tom Hooper (2015)
- *Petite fille*, de Sébastien Lifshitz (2020)
- *Océan*, de Océan (2019)

le genre qui leur a été attribué à la naissance. Utiliser les bons mots, particulièrement quand on parle de personnes en souffrance ou stigmatisées par la société, est primordial pour bien rendre compte de la diversité des identités et des expériences et pour parler dignement de celles-ci.

À noter que ces éléments sont encore différents des orientations sexuelles, que l'on distingue des notions de genre et d'identité sexuelle. Elles peuvent cependant s'enchevêtrer et se rencontrer. C'est de cette fluidité que parle Judith Butler dans son essai *Trouble dans le genre*¹⁶, qui est considéré comme un des points de départ des théories queer. *Queer* signifie en anglais « étrange » ou « pas commun » et désigne toutes les minorités de genre ou sexuelles, soit celles qui ne sont pas dans la norme hétérosexuelle et cis.

Toutes ces notions qui peuvent paraître compliquées sont ici résumées et ces explications n'ont pas pour but d'être exhaustives. Les luttes féministes s'articulant autour du genre et des discriminations, il me semble nécessaire d'en connaître tous les aspects. C'est pourquoi également on considère que ces luttes doivent se faire main dans la main avec celles de la communauté LGBTQI+ (lesbiennes, gays, bisexuels, trans, queer, intersex et autres). Nous évoquerons plus en profondeur ce sujet un peu plus tard. Il faut bien se rendre compte qu'au-delà de débats de société ou des théories, il y a derrière toutes ces réalités des personnes qui souffrent. Harcèlements, coups et insultes, rejets familiaux, détresse financière, non-prise en charge des souffrances psychologiques... Ainsi, en 2014, « les personnes trans [avaient] jusqu'à dix fois plus de risque de se suicider que les personnes cisgenres »¹⁷.